

d'arguments nouveaux, confessant ainsi la défaite des écrivains du XVIII^e siècle.

L'ignorance et la frivolité des gens du monde ne vont guère chercher la réfutation des erreurs où elle se trouve ; mais parce qu'on aime mieux le poison que l'antidote, est-ce à dire que l'antidote n'existe pas ? Si encore il est des gens qui préfèrent, par exemple, les facéties du *Dictionnaire philosophique* aux écrits solides et sérieux qui les ont combattues, à qui la faute ? Et ne savons-nous pas qu'il est mille fois plus aisé de provoquer un rire obscène ou impie, que de faire écouter à l'encontre une raison péremptoire ? Mais quel genre de gloire peut-il revenir à des hommes qui se croient supérieurs, parce qu'ils égaient avec des turlupinades, ou corrompent avec des doctrines perverses et immorales ?

Il serait donc bien facile de comprendre l'infériorité des apologistes, fussent-ils même aussi médiocres que l'ont prétendu de beaux esprits de nos jours.

Lorsqu'il est arrivé à des apologistes de vouloir prendre leur siècle par le côté où il semblait le plus saisissable, alors on a trouvé qu'ils faisaient du roman, et c'est ce qui a été dit surtout de l'auteur du *Génie du Christianisme*. Au milieu de l'émotion causée dans les esprits et de l'éclatante faveur qui accueillait ce livre, les fortes têtes de l'Institut, les fidèles héritiers des encyclopédistes se raidissaient contre l'œuvre de Chateaubriand. L'aîné des Lacretelle pensait qu'on pouvait écrire tout aussi bien le *Génie de la Philosophie* que le *Génie du Christianisme* : il daignait même tracer un plan, et il ne lui manquait plus qu'une main capable d'élever l'édifice. Ginguené, qui annonçait le livre de Chateaubriand, dans la *Décade*, six semaines seulement après l'apparition, s'excusait de venir trop tard parler d'une œuvre déjà morte. Les uns se prenaient, dans leur critique, à quelques phrases d'un style trop recherché ; d'autres, comme M^{me} de Staël, s'étonnaient et